

Bou-Sfer

Nous n'avons pas la prétention, dans les limites qui nous sont imparties, de présenter une étude exhaustive de ce que fut Bou-Sfer. Nous rappelez succinctement la petite histoire de ce centre sympathique, pour le souvenir d'abord, pour rester fidèles à nous-mêmes, pour saluer enfin la mémoire de ces pionniers qui ont tout osé et tout réussi. Ils peuvent dormir tranquilles leur dernier sommeil, ils ont bien fait ce qu'ils avaient à faire. D'autres, dans leur vanité et leur grandiloquence, n'ont pas su les imiter.

**

Oran, occupé dès 1831, s'organise. Il y a 7 à 8.000 personnes à nourrir et l'arrière-pays est hostile. Les routes n'existent pas mais les fauves pullulent et l'Arabe guette le Roumi qui se hasarde seul loin de la ville.



Mais déjà des hommes courageux s'établissent de plus en plus loin, assèchent les marais, défrichent le sol, font revivre ce pays. Par un sentier qui serpente vers l'ouest de Mers-El Kebir et contourne le Djebel Murdjadjo, ils sont quelques-uns qui sont venus explorer la plaine de l'Eufra que nous ne connaissons, riche et lumineuse, que sous le nom de plaine des Andalouses, comme la plage qui la bordait et qui avait servi au débarquement des Arabes chassés d'Andalousie.

Appartenant au domaine privé de la dynastie beylicale et habitée par quelques rares familles qui ne cultivaient que quelques arpents de terre autour des sources, la plaine de l'Eufra était livrée au maquis ; le lentisque, le jujubier sauvage et le palmier nain, que les ronces nuissaient, paraissaient interdire tout accès à l'homme et il faudra longtemps, longtemps, pour découvrir là les vestiges d'une ville romaine (1).

Pourtant ils étaient là, ces quelques Français qui allaient redonner vie à cette région, la transformer du tout au tout au point de faire disparaître l'Eufra pour ne laisser que les Andalouses. Dès 1836 ils achètent — nous disons bien : « ils achètent » (les actes de vente existent toujours) — des terrains aux légitimes propriétaires et,

l'arme à la bretelle, ils se mettent à défricher leur bien et à gratter cette **croûte africaine** que les géologues et les agronomes connaissent bien.

Mais il faut vivre et cette terre ne donne, pour le moment, que des espérances. Alors on élève du bétail, des moutons, des porcs surtout, qu'il faudra aller vendre à Mers El Kebir. Mais quelle expédition pour parcourir, avec un troupeau, ces trois lieues que rien ne protège !...

En 1843, le maréchal Soult envisage la création d'un gros bourg dans la plaine des Andalouses. Ce n'est qu'un projet, ça le restera onze ans encore. Cependant, en 1851, au lieudit Sidi Bou Sfer, en souvenir d'un marabout local oublié au fond d'un vallon voisin, huit maisons s'élèvent déjà, agglutinées pour assurer une meilleure défense, et logent 28 personnes, cinq ménages et dix-huit célibataires ; à l'exception de deux d'entre eux qui étaient cultivateurs en France, tous les hommes sont d'anciens soldats de l'Armée d'Afrique, récemment libérés et retenus là, en dépit des difficultés et des dangers, par le climat et l'aventure. Ils n'ont alors défriché que 34 hectares entre tous. Et l'expérience d'un ordre fourrieriste, tenté là comme en d'autres endroits (c'était la mode), s'avéra pleine d'aléas. On l'abandonnera vite plutôt que d'abandonner les lieux devant l'échec et la discorde : à travers les deux ou trois générations qui suivirent on en gardera un souvenir amer.

En 1853, la population a presque doublé. Quelques Français de plus et aussi des autochtones. Après tout, ces Français ne sont pas aussi méchants que ça, ils savent bien des choses utiles et ils ont le geste généreux et des méthodes de travail fort intéressantes. C'est à cette époque qu'on a planté les premiers arbres de ce qui deviendra la place du village, c'est alors aussi qu'on a planté, dans les « costières » du Murdjadjo, les premiers cepes de vigne de la région.

Enfin, par décret impérial du 21 septembre 1854, naît le centre de Bou-Sfer. Pour le moment ce n'est qu'un centre, pas encore une commune. Administrativement il relève, d'abord et jusqu'en 1863, de la commune d'Oran, puis d'Aïn El Turck récemment érigée en commune de plein exercice. Le centre compte alors 249 Européens et 62 indigènes. On y trouve déjà ces familles de Bretons, d'Auvergnats, de Provençaux, de Lorrains et d'Espagnols que nous avons connues un siècle plus tard, les Joyot, les Deffès, les Guiffrey, les Vuillemot, les Edelein, les Tissot, les Mira, les Candela et d'autres qu'on s'excuse d'oublier, toujours aussi unis et toujours acharnés au travail de cette terre qu'ils aimaient tant parce qu'elle ne les

avait jamais déçus. Et là il faut tirer le chapeau : en dépit de l'inexpérience, de la nature sauvage et des faibles moyens aratoires, on commence, en 1864, 506 hectares de blé tendre et 420 d'orge, on a déjà planté 6 hectares de vigne et 300 arbres fruitiers dont les fameux pêcheurs, vous vous en souvenez ! qui faisaient la réputation de Bou-Sfer.

Enfin, en 1869, c'est la promotion en commune de plein exercice, une commune qui sera très vaste puisque pendant plus de 25 ans elle couvrira tout le territoire compris entre le Murdjadjo et la mer, jusqu'aux limites de Lourmel, englobant El Ançor et une partie de Bou Tlélis. M. Joseph Vuillemot, adjoint spécial délégué, poursuivra les affaires en cours jusqu'aux élections municipales qui eurent lieu en novembre 1871. Le premier maire élu sera M. Xavier Derriey. Notons, parmi ses conseillers municipaux, pour toutes conclusions qu'on voudra tirer, les sieurs Anton José, Mohamed ben Amar et Miloud ben Adjine. Le curé du village était alors l'abbé Fabreguette et l'instituteur M. Laurent.



Diverses péripéties, comme on dit aujourd'hui, telles que la guerre, le choléra, une sécheresse mémorable, les crises politiques n'arrivent pas à entamer le courage des habitants. Les vieux que nous avons connus racontaient qu'en cette fin du XIX^e siècle la vie était paisible et simple à Bou-Sfer. Les rues étaient déjà tracées, chacun avait son toit, on ne connaissait plus la faim, les enfants allaient à l'école, les malades avaient un médecin et les diligences des Messageries Tari permettaient, par une route étroite et cahoteuse, de se rendre à Oran pour régler ses affaires ou tout simplement mais de loin en loin pour « aller voir la ville ».

A NOS ABONNES

Prière de nous informer dans les plus brefs délais de votre changement d'adresse.

Joindre 1 franc en timbres pour frais de plaque.

D'avance Merci

Bou-Sfer (suite)

Certes tout n'était pas parfait. Et d'abord il fallait assurer la défense de la région et les brigades de gendarmerie ne sont pas encore installées. Le Gouvernement avait institué les milices. Nous avons retrouvé le tableau des effectifs de celle de Bou-Sfer, en l'an 1870. Le voici :

Capitaine : Guiffrey Hippolyte
Lieutenant : Ehrard Scipion
Sous-Lieut. : Feuillerat Jacques
Sergents : Delisle Louis
Roubio Pedro
Caporaux : Cheux François
Burllet Victor
Alarcon Pierre
Gomis Joaquin
Joyot Stelli
Vial Antoine
Feuillard Joseph

et une quarantaine de miliciens.

Disons tout de suite que cette milice a eu très peu à intervenir, sinon contre les fauves qui descendaient du Murdjado et que les noms de tous ces gradés n'ont disparu de Bou-Sfer que 92 ans plus tard.

Le village a manqué d'eau, parfois. Il faudra attendre 1881 pour obtenir la concession des sources de Sidi Bou Ameur et d'El Mrata. Et il n'avait pas d'église. C'est dans la maison Joyot, où se trouvait, les dernières années avant la démission de la France, le café Léal, qu'avaient lieu les offices religieux. En mars 1876, un emprunt de 11.000 francs est émis pour achever la construction à peine ébauchée de l'église, mais il faudra attendre une quinzaine d'années avant que cette église soit consacrée et livrée au culte.

Au début de notre siècle, la directrice de l'école était Mme Perrin. C'est avec beaucoup d'émotion que nos anciens parlaient encore d'elle, naguère, tant était beau le souvenir qu'elle laissa à sa mort, en 1912. C'est chez elle que naquit Edmond Jouhaud, son petit-fils, qui devait devenir général d'armée aérienne, avant d'être condamné à mort pour crime de fidélité à sa terre natale... Coïncidence ! Bou-Sfer sera le dernier centre d'Algérie sur lequel flotteront, hissées chaque jour par des soldats français, nos trois couleurs.

Hélas ! c'en sera tout de même bientôt fini. Cinq générations d'hommes ont lutté, défriché, bâti, assaini pour faire de cette commune une terre française où chacun pouvait trouver du travail, du bien-être, de la justice et beaucoup de chaleur humaine. Qu'en restera-t-il ?...

Ajoutons, pour terminer, que sept maires, après M. DERRIEY, ont administré Bou-Sfer avec dévouement et compétence : MM. Victor Mazurel, Bigot (pendant plus de vingt ans), Boux, Antoine Joyot, Jean-Marie Défès (durant un quart de siècle), Fran-



Bou-Sfer, 6 juillet 1958
Le général Jouhaud lit son acte de naissance dans le registre d'état civil de sa commune natale

çois Villegas et, les quinze dernières années de la présence française, M. Louis Guiffrey, qui a emporté l'estime et la gratitude de ses 4 000 administrés (*) Au risque de le chagriner, nous rappellerons une phrase de son discours lors de la célébration du centenaire de la création du centre de Bou-Sfer. C'était un mois et demi avant l'explosion du 1^{er} novembre 54.

« Des rumeurs montent qui prétendent mettre en discussion la réalité de l'œuvre, la valeur de la civilisation, la légitimité de l'autorité française. »

Hélas ! Monsieur le Maire, c'est de Paris que ces rumeurs montaient. Car la France a douté d'elle-même ; la France, qui s'érige en censeur du monde, s'est reniée ; la France, sous des proclamations intempestives de grandeur, a trahi son œuvre et sacrifié son avenir en trahissant et en sacrifiant l'Algérie française.

J.-L. M.

(1) Tout près du lieudit « Ferme Gomis ».
(*) N.D.L.R. - Ajoutons nos remerciements pour les photos et les documents que M. Guiffrey a bien voulu nous confier.

PETIT RAPPEL

Nous rappelons à nos lecteurs que le prix de 10 francs pour l'abonnement annuel est réservé aux seuls Pieds-Noirs qui se trouvent dans une situation difficile.

C'est pour eux — et pour eux seuls — que nous maintenons ce prix dérisoire qui ne couvre pas les frais du journal. Il s'agit d'une œuvre de solidarité à l'égard des plus malheureux d'entre nous.

Si vous voulez que L'ECHO DE L'ORANIE survive, si vous tenez à ce que notre combat se poursuive

AIDEZ-NOUS

MINNE... de rien

Au congrès de Lille qui vit l'U.N.R. changer de nom — comme si en maquillant son état civil on transformait son âme — le discours d'ouverture fit connaître un certain professeur MINNE...

Est-ce bien lui ? Ce Minne est-il celui qui a sévi à Tlemcen, d'abord, durant les premières années de la rébellion, puis à Alger ?

Nos amis de la région de Tlemcen doivent se souvenir...

En 1947 fut nommé à Tlemcen un professeur que l'on prétendait expulsé d'A.-E.F. pour ses activités communistes et qui, en fait, se montra "très actif" dès son arrivée. Il s'appelait MINNE.

Bientôt il divorça d'avec sa femme, née NETTER, pour épouser une de ses élèves et Mme Minne-Netter épousa à son tour un élève de son ex-mari, GUERROUDJ, un musulman. Cela nous eût laissés indifférents s'il n'y avait eu une fillette, Danielle, qui allait en être la victime.

Et la rébellion éclata. Le Minne en question en fut rapidement l'ardent zélé. Combien de jeunes musulmans se laissèrent circonvenir par le "professeur français" et payèrent de leurs vies cette aveugle confiance ? On nous dira que leur (!) pays est indépendant maintenant. Hum !!! Nous ne croyons pas que ce fut pour plonger leur pays dans la misère et l'anarchie qu'ils ont accepté de mourir. A la vérité ils servaient, sans le soupçonner, "l'idéal" du sieur Minne. Mais les parents le savaient bien, eux, et ils s'en plainquirent.

Minne ne fut pas arrêté. Et la LIBERTE ! Il fut cependant muté à Alger où il poursuivit ses activités. Il semble bien qu'il fut enfin inquiété à la suite d'un dépôt de bombes à l'usine électrique.

Pendant ce temps la petite Danielle grandissait. Les leçons et l'exemple du père en firent tout à la fois l'égérie, l'amazone et l'hénaire d'un petit groupe de fellaghas. Elle fut arrêtée dans un maquis F.L.N. de l'Algérois, elle n'avait pas 17 ans.

Oui, nous nous posons la question : le professeur Minne de l'U.N.R. de Lille serait-il "le nôtre" ?

M. L.

Aucune Publication confidentielle ne peut, pour un prix aussi modique, fournir chaque semaine, autant d'informations de qualité. Si vous désirez être bien informé, abonnez-vous à :

POLITIQUE ÉCLAIR

4, Rue Saulnier - PARIS (IX^e)

Prix d'abonnement : 60 Frs